par Nicolas avocat

LETTRES

AU SUJET

D'un Livre intitulé *Reflexions sur la Poësie en général, sur l'Eglogue, sur la Fable, sur l'Elegie, sur la Satyre, sur l'Ode & sur les autres petits poëmes.*

A PARIS,
Chez JACQUES GUERIN, Quay des Augustins.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PREMIERE LETTRE

A M***.

VOUS me demandez, Monsieur, ce que c'est qu'un Livre nouveau, intitulé : *Réflexions, &c* C'est un ouvrage singulier, qui ne ressemble à rien de tout ce que vous connoissez. L'Auteur très-désintéressé sur sa propre réputation, n'évite peut-être point assez le stile qu'il condamne : il se tenoit en garde ; mais imperceptiblement & à son insçû, la contagion l'aura gagné.

Le dessein de l'Auteur est de traiter de la Poësie en général, & des différens genres de Poësie ; vous vous imaginez peut-être qu'il se borne à en donner les préceptes & les regles ; *il va plus loin, il remonte jusqu'aux sources de notre plaisir.* Se flatte-t-il de les avoir découver-

tes ? Il s'égaïe en préſentant toûjours force images, & de tems à autre quelques idées, qui lui ſont particulieres.

Le ſeul mot de Poëſie le met d'abord en enthouſiaſme. Au nom de la Poëſie ne voyez-vous pas s'animer tout ce qui exiſte dans la Nature ? L'Auteur, qui croit en devoir parler poëtiquement, envoye audevant de ſon Lecteur les Faunes & les Dryades. Le murmure des ruiſſeaux vient ſe joindre à un autre ſorte de concert formé par les habitans des airs. D'un autre côté par reſpect, & pour ne pas déplaire, ſe retirent les bêtes meurtrieres, qui ne veulent pas troubler nos plaiſirs. Tels ſont les privileges de la Poëſie.

Ce n'étoit pas là notre premier langage ; nous primes d'abord la forme de nous exprimer la plus ſimple, mais il nous falloit *un langage de fête*, la Poëſie nous en a ſervi. Elle devient pour nous *un plaiſir de convention*, que l'on ne goûte qu'à meſure que l'on ſe fait à la lecture des vers. Naiſſent en foule les images toûjours agréables par deux endroits. Elles ſervent à fixer nos idées ; elles reveillent nos paſſions La premiere de ces raiſons de notre plaiſir nous

la ſçavions : la ſeconde, qui n'eſt pas connuë de tout le monde, eſt peut-être un peu trop approfondie par comparaiſon avec le reſte de l'ouvrage. Ne vous en étonnez pas ; l'Auteur, qui rapporte tout au Sentiment, n'a voulu que ſentir, & s'eſt moins ſoucié de raiſonner.

Mais à l'égard de cet avantage de réveiller les paſſions, que l'on attribuë à la Poëſie & à ſes images, l'Eloquence le partage avec elle, elle a ſes peintures & ſes mouvemens. Quel eſt donc le grand plaiſir que produit la Poëſie ? *Celui de voir la difficulté vaincuë.* Un Poëte ſe gêne & ſe contraint pour rendre ſes idées, & malgré la contrainte il parvient à les rendre ; nous partageons avec lui cette petite victoire. Que dis-je ? petite victoire : c'eſt une conquête importante, & c'étoit ſageſſe de la part du Poëte de riſquer à ce prix le ſacrifice de tout ce que l'imagination & le génie pouvoient lui fournir. Les grands Poëtes ne perdront rien à la gêne ; l'Auteur s'en rend la caution. Mal à propos M. de la Motte ſe plaint-il de ce que pour lui donner des vers, on lui enleve le plus ſouvent la juſteſſe,

la préciſion, l'agrément, les convenances. L'Auteur des Réflexions veut des vers à quelque prix que ce ſoit, & ſur ſa parole vous pouvez croire que c'eſt le propre du grand Poëte de ne ſe reſſentir en rien de la gêne des vers.

Mais il y a vers & vers. Sa folie c'eſt l'Eglogue, & ſon malheur c'eſt de n'en point trouver d'aſſez bonnes. Il aime les prés, les bois, les fontaines; il confeſſe ſa foibleſſe, ſi vous en aviez envie, *vous le ſéduiriez avec le murmure d'une fontaine.* Acourez bergers & bergeres; mais prenez bien garde au ton que vous allez donner à vos chalumeaux; on ne veut point de vos airs ruſtiques, encore moins de ces airs rafinés, que l'on chante dans les villes. Eloignez-vous également de l'un & de l'autre ton, & vous aurez trouvé le véritable. Rien que du ſentiment, voilà tout ce qu'il nous faut. Si vous pouviez ne faire que reſpirer, ce ſeroit encore mieux; le fond de vos converſations il eſt aiſé de le regler. M. de Fontenelle vous a fait parler de vos amours & de votre tranquillité; ce ne ſont point les détails de la vie champêtre que nous aimons, entretenez-nous de

votre bonheur, & de la paix profonde où vous vivez. Quoique l'Auteur copie M. de Fontenelle, ne croyez pas qu'il en ſoit trop épris ; il a fait l'anatomie de ſes Eglogues : elles lui avoient d'abord paru tendres, mais il s'étoit trompé : *ce n'eſt que le ton, qui en eſt tendre.* Tout le monde en eſt la dupe l'Auteur en convient ; mais il nous avertit que nous nous méprenons, que nous ne ſentons point, que nous croyons ſentir. M. de Fontenelle va changer de nom ; ce n'eſt plus un grand Poëte ; ce n'eſt plus un eſprit facile, tendre, naïf, délicat, ſublime ; c'eſt un grand ſorcier, qui a pris tous ces differens tons-là : l'Auteur lui accorde ſeulement d'avoir dit des choſes fines, & lui reproche de les avoir dites trop fines pour l'Eglogue. Une choſe m'embarraſſe, c'eſt que la plûpart des femmes apprennent par cœur ces Eglogues ; elles qui ſe connoiſſent en ſentiment pour le moins auſſi bien que nous, y ſont trompées toutes les premieres ; & loin de vouloir être deſabuſées, elles prient Meſſieurs les Auteurs de les tromper toûjours de la même façon.

De l'Eglogue l'Auteur paſſe à la Fa-

ble : c'eſt un genre de poëme où doit ſur tout regner le naïf. Il faut choiſir une verité agréable, qui faſſe un fond gai ; que le recit ne ſoit ni trop court, ni trop long ; ſemez-le ſi vous voulez de réflexions, mais de réflexions vives & qui naiſſent du fond du ſujet. Sur tout, *ayez grand ſoin du choix de vos perſonnages* ; car l'Auteur ne pardonne point à M. de la Motte d'avoir fait parler Dom Jugement, Dame Memoire & Demoiſelle Imagination ; *on ne ſçait de quelle couleur les habiller*. M. de la Motte a eu grand tort de ne pas habiller Demoiſelle Imagination en couleur de roſe ; il auroit un procès de moins à eſſuyer : auſſi l'Auteur aime-t'il la Lime pour perſonnage dans une Fable, parce qu'il connoît la couleur d'une Lime. Pour ce qui eſt de placer la moralité, l'Auteur vons en laiſſe le maître ; le commencement, la fin de la Fable, toute place lui eſt également bonne. Si vous placez la moralité à la fin, chaque circonſtance du fait ſert à l'annoncer ; ſi vous la placez au commencement, au lieu de la deviner, on en fait l'application à meſure que l'on avance dans le fait, ce qui eſt une au-

tre ſorte de plaiſir. Par occaſion l'Auteur parle des Contes où il voudroit de la fineſſe, mais ils en auroient plus de poiſon : à titre de Philoſophe il nous conſeille de nous en paſſer.

C'eſt bien à regret que l'Auteur nous parle *de ces vilains petits Poëmes que l'on appelle Elegies ;* une bonne raiſon pour laquelle il ne les goûte point, *c'eſt qu'il veut vivre, & qu'il ne veut point que les autres meurent.* La belle chanſon que celle d'un homme, qui dit continuellement en vers qu'il va mourir ! Encore l'Elegie eſt-elle ſi courte que l'on n'a pas le tems de faire connoiſſance avec lui, & de devenir ſenſible à ſes maux : du moins dans une Tragedie on s'intereſſe davantage au ſort de celui qui gémit, parce qu'on le connoît, & que l'on a tout le cours de la Piece pour s'attendrir. L'Auteur trouve un grand défaut dans les Elegies, même les plus eſtimables, c'eſt que l'on y répand des images trop fortes & trop énergiques ; il voudroit plus de moleſſe dans le ſtyle, parce qu'il préſume que la douleur affoiblit le plaignant.

L'Auteur gliſſe ſur la Satire, il y veut du feu, du ſel, même des agré-

mens étrangers ; *car peu s'en faut*, dit l'Auteur, qu'à l'égard de ce genre d'ouvrage, *notre inconſtance ne l'emporte ſur notre malignité, & que nous ne demandions des Satires qui ne ſoient plus Satires.*

Chemin faiſant, il faut s'arrêter au ſublime avec l'Auteur, il en parle à propos de l'Ode, & il n'en connoît que de deux ſortes, *celui des images & celui des tours.* Ici, il copie Boileau pendant plus de trois pages pour le dédommager de ce qu'il avoit dit de lui ſur la Satire qu'il manquoit de délicateſſe. Le ſublime des images conſiſte dans les différentes peintures qu'elles preſentent ; celui-ci ne lui paroît rien par comparaiſon avec *le ſublime des tours ;* un *qu'il mourut* de Corneille lui paroît un tour ſublime, voyez, je vous prie, comme nous nous trompons. Vous croyez que lorſque l'on rapporte à Horace le pere la fuite de ſon fils, que vous le voyez dans l'indignation, & qu'interrogé ſur le parti qu'eût dû prendre le fils, le pere répond *qu'il mourut* ; vous croyez que c'eſt le ſentiment que vous admirez, point du tout ; *c'eſt le tour.* Que reſte-

il à dire de l'Ode à preſent ? le ſublime en fait partie, on ne fait plus qu'attaquer les Odes méthodiques, on y veut *des écarts*, *& ces écarts* au gré de l'Auteur, *valent bien tout ce que la Raiſon peut produire avec tout ſon orgueil ;* à vous dire mon avis, j'avois toûjours crû l'Imagination auſſi orgueilleuſe que la Raiſon ; mais que voulez-vous ? l'Auteur feint de ſe broüiller avec la Raiſon. Des écarts ſur-tout, des écarts ; voilà ce qu'il demande à un Poëte lyrique. *L'ordre de l'Ode c'eſt le deſordre.* Si M. de la Motte revenoit, il auroit beau s'écrier, Je voudrois dans une Ode de la raiſon & du feu ; l'Auteur répondroit, Je préfere mon feu à toute votre raiſon. l'Auteur admet par complaiſance des Odes Anacréontiques, mais il y veut encore du deſordre, il n'y a, ſelon lui, qu'une façon d'écrire dans chaque genre; point d'Eglogue ſi elle n'eſt ſimple, point de Fable ſi elle n'eſt naïve, point d'Ode ſi vous n'y mettez des écarts, & ſi la foule des digreſſions n'y ſurpaſſe le fond de la choſe.

D'un vol leger l'Auteur a couru ſur

tous les genres, voyez-le se rabattre sur les petits Poëmes à commencer par le Sonnet, & celui-ci c'est son favori ; il a, si vous l'en croyez, un rapport parfait avec Mademoiselle Camargo, comme elle il est asservi à la contrainte, & son merite est d'être libre comme elle. Vous craignez pour l'Auteur, & pour la Danseuse, & l'un & l'autre vous surprennent par les graces ; par la même raison le Rondeau, la Ballade & les Triolets lui plaisent infiniment ; les Stances ont le même avantage. Il est difficile de réussir dans ces sortes d'ouvrages, mais l'Auteur aimeroit mieux *avoir fait l'un des moindres d'entre ces petits Poëmes que deux ouvrages entiers de raisonnement, que quatre Tragédies.* Il n'oublie pas le Madrigal & l'Epigramme, & dans ces nouveaux Poëmes-ci l'Auteur veut encore du naïf : il nous surprend ce naif, & il n'est jamais l'effet de la colere, par là il porte des coups plus certains. Les Cantates ne sont point du goût de l'Auteur, il passeroit les pieces Marotiques si elles n'étoient pas en style Marotique.

Vous ne vous plaindrez pas, Mon-

ſieur, d'être accablé par le grand nombre de principes ; l'Auteur vous a inſtruit, le voilà en droit de vous dire ſon avis ſur les cauſes de la corruption du goût.

Il en parle hiſtoriquement dans une premiere lettre. Chez les Romains comme parmi nous, la paix a été l'époque de la naiſſance & des progrès du goût ; & parmi nous, comme chez les Romains, la guerre a été le tombeau du goût. Mais, comme dit l'Auteur, après la décadence du goût, *l'ignorance eſt le grand remede*, apparemment elle emporte les mauvaiſes impreſſions de l'eſprit, comme le grand remede emporte le mauvais ſang. Ne nous chicanez pas, je vous prie, ſur la comparaiſon, car c'eſt ce que j'ai vû de plus énergique dans l'ouvrage.

Dans une ſeconde lettre l'Auteur ſe propoſe de parler philoſophiquement ; écoutez le Philoſophe. Un homme a gâté le goût chez les Romains, c'eſt Seneque, & c'eſt parce qu'il avoit beaucoup d'eſprit qu'il a gâté le goût en fait d'éloquence, comme Ovide l'avoit gâté avant lui en fait de Poëſie : les Seneques & les

Ovides de notre tems, c'eſt, dit-on, M. de Fontenelle & M. de la Motte. M. de Fontenelle, à ce que dit l'Auteur, *a beaucoup de délicateſſe dans l'imagination*; il ne dit pas dans l'eſprit. Vous me dites quelquefois que M. de Fontenelle eſt ſans contredit un des plus grands genies, & un des plus beaux eſprits que les ſiécles ayent produit; l'Auteur ne lui en accorde pas tant, il dit ſeulement que M. de Fontenelle *eſt capable de s'élever aux premiers principes, de mener à la verité par le chemin le plus court, & de ſemer ce chemin de fleurs. M. de Fontenelle a de l'imagination, & s'en rend le maître*, ce qui eſt un défaut ſelon l'Auteur, car *ce qui conſtituë le grand genie c'eſt de ſe laiſſer emporter par ſon imagination*, dès-là point de chaleur chez M. de Fontenelle; & en ſuppoſant avec l'Auteur que le ſentiment dans un ouvrage doive paſſer avant les vûës, on pourroit conclure que tout ouvrage qui ne s'étayera pas du ſentiment, petilla-t-il de lumieres philoſophiques, ne doit pas tenir un grand rang parmi les ouvrages d'eſprit. Mais *ce qui manque à M. de Fontenelle du*

côté du desordre des idées, il le gagne du côté de la préciſion, il ſurprend continuellement, & par ſes idées & par le tour heureux qu'il donne à ſes idées : il en a de neuves & de communes qu'il fait paſſer pour neuves, qu'il habille en paradoxes. L'Auteur a jugé des paradoxes de M. de Fontenelle par comparaiſon avec les ſiens. Ceux qu'il a donnés au public ont été trouvez plus ingenieux que ſolides, & en liſant ceux de M. de Fontenelle, on croit ne faire qu'ouvrir les yeux ſur un pays connu ; & vous entendez quel défaut c'eſt en fait d'ouvrage d'eſprit, de s'accorder avec le lecteur. Ce n'eſt pas là tout le mérite de M. de Fontenelle ; chez lui l'art eſt ſi caché que quand vous attendez de lui des ornemens, il vous donne des choſes ſimples qui vous ſurprennent plus que les ornemens n'euſſent fait, & qu'en revanche vous retrouvez avec la parure des matieres qui ſembloient ne la pas comporter. En effet quelle eſt l'idée de M. de Fontenelle de badiner avec la mort, de montrer de l'imagination, & même de la plus enjoüée dans une Oraiſon funébre ? Il a beau produire

par ſon enjoüement l'effet qu'il lui demande, on ſeroit bien plus content de voir M. de Fontenelle gémir ſur le ſort d'un ami, cela feroit preuve du bon cœur. Encore en matiere de Géometrie les fleurs révoltent : M. de Fontenelle réduit les Sçavans au niveau des autres hommes, qui, attirez par les idées ſenſibles ſe trouvent avoir receüilli les principes comme les Géometres mêmes. Tout le corps des Géometres devroit s'élever contre un pareil attentat. M. de Fontenelle a encore grand tort *de tailler une idée comme on taille un diamant*; on l'aimeroit mieux brutte, & moins brillante, on le quitte de ſes agrémens, c'eſt un plaiſir qu'il procure, à la verité, mais c'eſt une illuſion qu'il cauſe.

L'Auteur n'eſt pas plus favorable à M. de la Motte, *il ne manque pas d'eſprit*, mais l'Auteur trouve *qu'il manque de goût*; & il eſt à propos de faire une bonne fois le procès à ce Public qui a mis les Odes de M. de la Motte à côté de celles de Rouſſeau, qui a comparé ſes Fables à celles de la Fontaine, ſes Tragédies à celles des Corneilles & des Racines, & ſes

Opera

Opera à ceux de Quinault, & qui a encore assigné à ses discours d'éloquence & à toute sa prose, une classe à part, pour ne le comparer en ce point qu'à lui-même. Ce Public a le goût gâté, corrompu. Prenez-vous-en à M. de Fontenelle, que l'Auteur compare à un cuisinier. Et sur quoi fondée la comparaison? Sur ce que M. de Fontenelle a introduit dans le pays des Lettres le goût de la précision; sur ce qu'il a semé les analises en tout genre d'ouvrages; & sur ce qu'il a reduit l'Imagination à n'aller jamais que de pair avec la Raison. M. de la Motte a aussi tourné du côté de cette Logique incommode, *il a été habile à tirer les conséquences, & c'étoit sur le choix des principes qu'il falloit l'être*: Eclairé par l'Auteur, il eût mieux fait, & n'eût cependant pas si-bien réüssi, parce que le public avoit le goût gâté.

La Conclusion de cet Ouvrage, c'est que nous devons consulter le sentiment, & ne pas nous en rapporter à notre Raison, qui n'est par elle-même que sechereſſe; *c'est dans notre cœur qu'est la source du goût*, & mal

à propos a-t-on regardé jusqu'ici le discernement comme une qualité de l'esprit.

L'Auteur dans une troisiéme & derniere Lettre observe heureusement, qu'une des causes de la corruption du goût, c'est l'esprit de manége, aujourd'hui trop à la mode parmi les gens de Lettres. Ce malheureux talent énerve les qualités de l'ame. Cette souplesse qui fait de bons courtisans ne nous éleve point assés l'imagination, & nous rend au contraire incapables de ces grandes & sublimes idées, qui n'appartiennent qu'à une imagination indépendante. Je suis, &c.

Je me propose de vous entretenir par une seconde Lettre des détails de l'Ouvrage, & de rendre justice aux beautés qui y sont répanduës sans en dissimuler les défauts.

SECONDE LETTRE

Au même.

VOUS me marquez, Monsieur, n'avoir point encore lû le Livre de M. R. D. S. M. c'est pure malice de votre part. Vous voulez m'engager à vous donner sur cet ouvrage un sentiment plus détaillé que je n'ai fait. Je vous l'ai promis, je vais vous tenir parole, sans cependant me flater de vous satisfaire.

L'Auteur dans un avertissement très-modeste, prévient d'abord le lecteur, & sur le motif qui le fait agir, & sur l'exécution qu'il promet. Son motif, c'est le zéle *d'un bon citoyen qui voit périr en détail la gloire & l'ornement de sa nation, qui voit le goût se corrompre à ses yeux.* Après cela *peut-il se plaindre avec froideur, & pourvû qu'il n'offense personne, ne lui est-il pas permis d'échaufer les cœurs, & de les animer à la défense d'un bien contre lequel tout conspire, & qui malheureusement n'a déjà par lui-même que*

trop de disposition à s'évanoüir? Le goût ne s'évanoüira donc plus, & vous voyez à qui vous en avez l'obligation. Quant à l'exécution, l'Auteur vous la promet belle, il a choisi ses idées, il a abandonné celles qui n'étoient pas susceptibles de la douceur & de l'agrément qu'il auroit voulu leur donner; il a seulement recüeilli *les idées fines ou générales*, il a aussi *tâté tous les tons*, & il s'en est tenu *au familier*; mais au familier très familier, & quelque fois très oratoire. Venons au fond de l'ouvrage.

Je m'arrête d'abord à ce titre, *Sur la Poësie en général, ses usages, ses bornes, son établissement.* Ce titre promet beaucoup, & a le défaut de tous les titres qui promettent. Quand un Auteur n'a pas rempli son objet, il devroit du moins changer son titre après coup. Il n'est pas donné à tout le monde d'être des Abbadies & des Mallebranches, qui avec un jugement aussi fort que leur imagination, se font un grand plan & le suivent pas à pas. On trouve des têtes plus foibles qui sont emportées par la force de l'imagination, qui perdent terre, & qui

vont, non pas préciſement où elles voudroient aller, mais où il plaît à leur imagination de les conduire.

Après une deſcription poëtique de la Poëſie, où l'Auteur s'abandonne à ſa verve, il reconnoit un grand avantage dans la Poëſie, celui des images. Les images fixent nos idées, attachent agréablement notre imagination, & reveillent nos paſſions. Ecoûtez l'Auteur parler lui-même : *Les images ſoûlagent infiniment l'imagination, parce qu'elles mettent & réüniſſent ſous nos yeux ce que nous ne pourrions joindre qu'avec effort, & ce qu'il nous faudroit raſſembler dans des idées générales, qui ſont toûjours fatigantes. Elles ont encore l'agrément de nous intéreſſer par l'ame & la vie qu'elles donnent ſans relâche aux objets qu'elles approchent de nous. Mais ne vous y trompez pas, ce n'eſt pas cela qui fait le charme le plus touchant des images ; leur grand prix vient de ce que lorſqu'elles ſont bien choiſies, elles vont reveiller les paſſions qui ont de l'affinité avec elles. Car encore une fois, les images ne ſervent pas ſeulement à peindre & à nous rendre attentifs par la chaleur qu'elles*

portent avec elles ; elles ont encore des rapports ſecrets, une analogie ſourde, des convenances délicates avec les principales affections du cœur ; & c'eſt en vertu de ces convenances qu'on eſt quelquefois ſi vivement touché. L'Auteur eſt dans le vrai pour cette fois ci, & dans un vrai fin & recherché. Il étoit très-capable de penſer toûjours avec la même fineſſe & avec la même juſteſſe ; mais il n'a pas toûjours conſulté ſes ſentimens auſſi attentivement qu'ici, ou s'il a écoûté ſon cœur, il ne l'a quelquefois écoûté que pour être injuſte, car je ne ſçaurois l'accuſer de manquer de lumieres.

Suivés l'Auteur : *Il n'eſt*, dit-il, *point d'eſpece de Poëſie qui ne ſoit deſtinée à allumer, nourrir & entretenir les paſſions, & qui, quoiqu'on en diſe, ne travaille pour elles de toutes ſes forces.* Mais pourquoi ajoûter, comme il fait que *cet objet de la Poëſie n'honore pas trop des Etres qu'on traite de raiſonnables*, & que *pour qui nous connoît nous ne le ſommes pas tant* ? Il eſt faux que les paſſions nous deshonorent. Que ſçait-on ? la Nature n'avoit peut-être pas de meilleur preſent

à nous faire que celui-là. Quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt pas manquer de raiſon que d'avoir des paſſions ; mais ſeulement c'eſt ne pas écoûter ſa raiſon que de ſuivre ſes paſſions.

C'eſt donc à nos paſſions que les Poëtes en veulent. On nous inveſtit de tous côtés, on nous attaque par le cœur & par l'imagination; on a voulu en même-tems enchanter nos oreilles, & nous attirer par le charme d'une certaine harmonie.

Vous ſçaurez que toutes ces attaques que votre ame reçoit, ou tous ces plaiſirs qu'elle reſſent à l'occaſion de la Poëſie, ſont autant d'harmonies differentes.

Il y a d'abord l'harmonie mécanique de la Poëſie, qui pourroit bien être l'ouvrage de nôtre fantaiſie puiſque cette harmonie eſt differente chez les differens peuples. Suivant l'Auteur cette harmonie nous recrée parce que nous y ſommes accoûtumés ; mais ne lui en déplaiſe, peut-être ne nous y faiſons-nous que parce qu'elle nous a plû d'abord. Je n'irois pas tout-à-fait ſi loin que l'Auteur, & je ne le contredirois pas abſolument. L'habitude

contribuë à notre plaiſir ; ſeule elle ne le produiroit pas. Je puis bien m'accoûtumer à la douleur, mais je ne parviendrai pas à me faire de la douleur un plaiſir. Je puis bien m'accoûtumer à tel objet deſagréable, je viendrai au point de n'en être plus choqué, mais jamais ſa vûë ne me flattera ; & ſur ce point je ne veux prendre conſeil que de mes ſens & de mon expérience. L'habitude n'eſt pas dans l'harmonie de la Poëſie la ſeule cauſe de notre plaiſir. Certains ſons ont d'abord agréablement frappé notre oreille. L'aſſemblage de ces ſons, ſoit de même, ſoit de differente eſpece, nous a encore procuré du plaiſir. L'Art a travaillé d'après la Nature ; il a imaginé des loix qui ont produit l'ordre le plus regulier, & au défaut de l'ordre le plus regulier, du moins un ordre convenu. C'eſt ainſi que l'harmonie a produit ſon effet, & le plaiſir qu'elle nous cauſe nous le devons, partie à l'habitude, partie à la Nature.

Cette harmonie qui frappe nos oreilles n'eſt pas la ſeule, vous en allez voir éclorre d'autres. Nous avons des ſentimens à peindre & des idées à

rendre

rendre dans les ſentimens, il faut de la vivacité, de la promptitude, *que les mouvemens paroiſſent, pour ainſi dire, ſe couper la parole.* Vous ne trouvés de l'harmonie que dans la chûte de la phraſe ; c'eſt votre faute, car quand vous aurez approfondi les choſes comme M. R. D. S. M. vous direz ſans métaphore, qu'il y a de l'harmonie dans un ſentiment rendu vivement.

Il y a de même une harmonie à rendre les idées : Eſt-ce une lettre que vous écrivez en badinant, qu'elle ſoit legere ? Y traitez-vous des matieres graves, pour lors *enflez votre ton* ; & voilà autant de ſortes d'harmonie. Vous me direz, avions-nous donc beſoin de tant d'harmonie ; vraïement vous n'y penſez pas. Tout eſt harmonie dans la Nature, c'eſt ce que l'Auteur a voulu dire ; mais toute la Nature n'eſt pourtant pas Poëſie. Qu'importe ? Souffrez qu'on vous promene ; ſi on vous égare, avoüez que c'eſt en beau pays ; & ſi l'on ne ſe détournoit pas quelquefois on vous feroit peut-être paſſer par des deſerts, au lieu qu'ici on vous donne des fruits tout nouveaux. Votre oreille eſt

agréablement recréée par une harmonie réelle, tandis que votre imagination eſt exercée, & que votre cœur eſt touché par une autre ſorte d'harmonie : vous êtes au fait. Vous ſçaurez à preſent diſtinguer les differentes ſortes d'harmonie. Reſumons-nous. Telle tirade de Vers vous plaît ; la raiſon de votre plaiſir eſt qu'il y a harmonie, premierement dans les paroles, ſecondement dans les ſentimens, troiſiémement dans les idées.

Mais pour revenir à l'harmonie, proprement dite, qui conſiſte dans la cadence, dans les rimes & dans les hémiſtiches, nous y trouvons du plaiſir, dit l'Auteur, parce que nous ſommes convenus d'en avoir ; *la convention une fois faite, nous en avons. L'Opinion fait auſſi-tôt l'office de la Nature.* L'Auteur convient que ce plaiſir nous coûte cher ; *clarté, beau feu, naïveté, tout eſt ſacrifié à ce plaiſir, & l'on fait tous les jours cent inſultes à notre raiſon par les ſots égards que l'on a pour notre oreille. Il y a pourtant*, dit l'Auteur, *une juſtice à rendre à la Poëſie : Si la rime & la verſification nous font perdre du plaiſir d'un côté, par une eſpe-*

ce de compenſation, elles nous le rendent de l'autre. Une idée qui eſt belle au milieu des chaînes qu'on lui a miſes nous en paroît encore plus belle : Nous l'en aimons mieux de ce que la contrainte où on l'a reduite ne lui a rien fait perdre de ſes graces. Il arrive auſſi quelquefois à une penſée commune de recevoir de la rime un éclat qui ne lui étoit pas naturel. La gêne de la meſure, la tyrannie de la rime nous donnent de l'indulgence ſur la maniere dont elle eſt renduë. Un certain mouvement d'admiration que nous arrache ce qui eſt paſſablement exécuté, & ce qui nous paroiſſoit difficile à l'être; tout cela va ſe joindre à l'idée, la rend reſpectable, lui donne un air de diſtinction qu'elle n'eût pas eu dans la Proſe, où abandonnée à toute ſa ſimplicité, elle n'auroit rien eu qui eût fait illuſion en ſa faveur. L'Auteur s'eſt expliqué à merveille, il a raiſon de tenir compte aux Poëtes des efforts qu'ils font pour triompher des obſtacles ; mais à mon ſens le plaiſir de voir la difficulté vaincuë, ne ſçauroit ſe compenſer avec la clarté, le feu, la naïveté, &c. Eh pourquoi ne pas ſecouer le joug du

préjugé, & ne pas reduire toute la Poëſie aux images & aux figures ? Mettroit-on en balance des Vers mediocres avec la Proſe Poëtique de M. de Fenelon, ou même avec celle de l'Auteur, toute brillante, toute colorée, toute bigarrée ? C'eſt dans les nuances bien plus que dans les ſons que gît l'eſprit de la Poëſie. L'Auteur reconnoît bien de la conformité entre la Poëſie & l'Eloquence, l'un & l'autre de ces deux Arts eſt ſuſceptible d'images & de figures. Que reſte-t-il encore à ce qu'on appelle communement la Poëſie ? Veut-on donc nous perſuader que nous prenions plus de plaiſir à lire un ouvrage dont tout le merite eſt celui de la difficulté vaincuë, que de trouver dans un autre la netteté, l'agrément, la ſolidité, la préciſion, qui ne nous ſeroient point enviés par les obſtacles.

Que l'on approfondiſſe notre goût, on ne dira pas que nous ayons toûjours en vûë le plaiſir de voir ſurmonter les obſtacles. S'il falloit meſurer le merite d'un ouvrage au plus de difficulté vaincuë, il faudroit chercher une forme d'ouvrage encore plus dif-

ficile que celle qui eſt en uſage aujourd'hui, reprendre l'uſage des acroſtiches, s'interdire les ſons & les lettres que nous trouvons à chaque pas, & nous verrions croître notre plaiſir. Apprétions les choſes ce qu'elles valent, on s'exprimoit d'abord en Proſe pour tous ſujets; on s'eſt enſuite aſtraint à des meſures, & enfin à des rimes. L'exécution a pû étonner d'abord, mais elle n'a pas produit un plaiſir eſſentiel, un plaiſir capable d'effacer tout le plaiſir que nous prenons à lire de bonne Proſe. La Poëſie a un agrément & des graces qui lui ſont communes avec certains ouvrages de Proſe. On eſt affecté en liſant le Telemaque de M. de Fenelon, en liſant l'Aſtrée de M. Durfé, en liſant même la Recherche de la Verité du Pere Mallebranche, à peu près comme on le ſeroit en liſant les meilleurs Vers. Et pourquoi? car on n'y trouve pas la contrainte de la verſification; c'eſt qu'on y trouve la force & la grace du pinceau, la vivacité des images, la hardieſſe des figures, qui, comme par autant de reſſorts, agitent nôtre cœur, notre imagination & nos ſens.

Nous ſommes infiniment jaloux d'avoir des idées nettes. Que fait une imagination Poëtique ? je dis chez un Orateur comme chez un Poëte. Elle emprunte de la Nature tout ce qui peut donner quelque priſe à nos ſens. Par le moyen des images, elle donne du corps à ſes penſées. De là naît l'ordre de nos idées, & dans leur multiplicité, elles conſervent leur ſimplicité parce que ce n'eſt pas tant le nombre des objets qui nous embarraſſe, que leur confuſion. Si nous ſommes capables de ne les enviſager que les uns après les autres, lorſque nous les trouvons pêle mêle & ſans ordre, nous ſerons bien-tôt capables de les revoir tous enſemble, & de les embraſſer d'une même vûë ſans nous fatiguer. Telle eſt la conſtitution de notre Etre, nous nous prenons au materiel & au ſenſible pour arriver à l'intellectuel.

Qu'eſt-ce qui ſe paſſe dans l'imagination des Poëtes; dans celle des Orateurs ? Le voici: frapés de l'éclat des objets qui font apparemment dans leur ame des traces plus profondes, ils nous les rendent, pour ainſi dire, par réverberation.

Et il nous arrive à nous de nous paſſionner à la vûë des images, de chercher les plus agréables points de vûë. Il a donc raiſon, ce génie Poëtique, de nous conduire dans des jardins délicieux, de nous faire accüeillir par Flore ou par Vertumne. Outre les differences de ſexe toûjours très-parlantes, nous retrouvons encore les objets les plus flateurs pour nos Sens. Nous aimons à réver au bord des fontaines. Nous entrons dans la confidence des oiſeaux qui ſemblent nous entretenir de leurs amours; nous reſpirons un air pur, chacun de nos ſens vient demander ſon aliment.

Ou ſi au lieu de nous toucher par le gracieux, on veut nous affecter par le terrible, c'eſt toûjours reveiller quelqu'une de nos paſſions. Le génie Poëtique peut en ce cas par une autre ſorte de peinture nous remuer très-fortement; il peut changer notre horiſon, ne nous offrir que des bêtes feroces, que des deſerts, nous porter ſur la cime des montagnes, & de là nous donner en perſpective la profondeur des abîmes.

Voulez-vous ſçavoir ſi la peinture

eſt capable de plaire, voyez ſeulement ſi elle eſt capable d'affecter, & comme pour l'interêt de la conduite dans un ouvrage il faut que cette peinture ſoit placée à propos; voyez ſi elle vous conduit au ſentiment que l'on veut vous inſpirer.

Ce que je dis s'applique également au Poëte & à l'Orateur. Il n'eſt donc pas néceſſaire de faire ſonner ſi haut le merite de la Poëſie. Qu'eſt-ce que c'eſt que la méchanique de la Poëſie? un aſſemblage uniquement formé pour l'oreille; mais l'oreille connoît plus d'une ſorte de cadence, & peut-être tout le merite de l'harmonie en fait de Poëſie ne conſiſte-t-il que dans l'allure applanie des expreſſions. Veut-on de l'uniformité dans les ſons? la Poëſie ſemble en apporter d'avantage, & n'en ſçauroit donner une réelle. Veut-on de la varieté? on n'en répandra qu'autant que l'on ſera maître de ſon terrein.

Voilà ce qui regarde la Poëſie en général, venons aux différens genres de Poëſie à commencer par l'Eglogue. Je vous preſente d'abord de la part de l'Auteur des bergers auſſi éloi-

gnés du rafinement que l'on prend dans les villes que de la grossiereté ordinaire aux gens de la campagne. Je ne prétends pas qu'il leur échape le moindre mot qui ressemble à ce qu'on appelle de la délicatesse, sans quoi je les aurois bien-tôt relegués parmi les galants de Cour & les amoureux de Ruelle; car je veux du plaisir, & pour en avoir dans une Eglogue, je demande aux Bergers de l'innocence, de la paresse & de l'amour. Je leur défens de refléchir. Vous voyez comme je profite de mes lectures.

Mais vous n'y pensez pas, me direz-vous, il est tel trait délicat qui peut venir sur le champ, & n'être qu'un sentiment exprimé heureusement, comme aussi il peut être l'effet d'une longue méditation : par exemple ce trait-ci que M. de Fontenelle met dans la bouche d'une bergere, *Quand on a le cœur tendre, il ne faut point qu'on aime,* deux choses peuvent inspirer cette vérité, la reflexion, ou l'experience. M. R. D. S. M. n'attribuë ce trait à la reflexion que parce qu'il perce à travers le dialogue, & qu'il va reconnoître M. de Fontenelle dans ce trait.

Eh bien, soit : convenons du fait, ne soyons pas aussi difficiles que M. R. D. S. M. A prendre les choses à la rigueur, la pensée de M. de Fontenelle est peut-être trop ingenieuse pour une Bergere; mais si on a élevé les Bergers jusqu'à les faire parler en bonne Prose, en Vers, en expressions polies, fines & recherchées, il ne faut pas leur reprocher un sentiment qui peut fort bien être chez eux le fruit de l'experience.

L'Auteur fait un autre reproche à M. de Fontenelle, celui d'avoir peint une Bergere qui dissimuloit son amour. Pour être conséquent dans sa critique, l'Auteur n'auroit pas dû donner pour modele une Eglogue où l'on fait dire à une bergere qu'elle a caché son amour pendant quatre années.

Nous souviendrons-nous bien à present de ce que dit l'Auteur? il veut de la sincerité dans les Bergers, de la simplicité, que ce soit le cœur qui parle, & non pas l'esprit. Mais il nous permettra de lui representer qu'il nous embarasse beaucoup, car d'un côté il nous interdit les analises, & d'un autre côté il ne laisse pas d'en faire à sa mode,

de nous décompoſer, de diſtinguer le cœur & l'eſprit, d'exclure des Eglogues tout ce qui ſent la réflexion.

Quoiqu'il en diſe, il eſt difficile de ſe défaire tout-à-fait de ſon eſprit; car ſi c'eſt au cœur qu'appartiennent les mouvemens, c'eſt à l'eſprit qu'il appartient de les exprimer. Pourvû que le ton eſſentiel regne dans un ouvrage, il faut paſſer à un auteur les choſes fines & penſées, ne fuſſent-elles pas de la plus exacte convenance, à moins qu'on ne ſe ſente incapable de les produire & de les goûter; car pour ſon interêt particulier il ne ſeroit pas mal pour lors de combattre le goût général.

M. R. D. S. M. préfere les Eglogues de récit aux Eglogues de Dialogue, parce que les premieres ont un deſſein & une eſpece de nœud. On ne doit pas diſputer des goûts, mais on peut dire que les Eglogues de Dialogue, ſi elles ſont moins animées, parce qu'elles ſemblent parler plus à l'eſprit qu'au cœur, ont du moins un autre ſorte d'interêt qui naît de la gradation des réponſes; & ces réponſes ſont dans le Dialogue, pour

ainſi dire, autant de révolutions. Il me ſemble voir une palme que chacun des contendans s'enleve tour à tour. Par exemple deux Bergers également prévenus en faveur de leur maîtreſſe, combattent à qui mieux exaltera le merite de l'objet aimé; de part & d'autre on expoſe les raiſons de ſon choix. Chacune des raiſons paroît ſans replique, & chaque replique paroît déciſive. Ce combat, cette prompte viciſſitude de victoires & de défaites, cauſe à l'eſprit des ſurpriſes continuelles, & ne laiſſe pas de preſenter au cœur une ſorte de ſituation.

Mais à propos de l'Eglogue il faut parler de M. de Fontenelle; l'Auteur nous avertit que M. de Fontenelle *a l'air d'être tendre, mais qu'il ne l'eſt pas*; l'effet de la tendreſſe eſt de nous remuer; il nous remuë, & cependant il n'eſt pas tendre, il nous touche & n'eſt pas touchant. Vous diriez d'un homme qui veut ſéduire une jolie femme, qui ajuſte ſa voix & ſes yeux, à une tendreſſe qu'il feint pour la mieux ſurprendre. *L'eſprit prend entre les mains de M. de Fontenelle un faux air de tendreſſe dont on a quelquefois le*

bonheur d'être la dupe. Il faut que M. de Fontenelle ait bien de l'adreſſe pour en avoir impoſé à tant de monde & ſi long-tems ; car comme je vous le diſois par ma premiere lettre, les femmes à qui l'on peut s'en rapporter ſur ce point, trouvent les Eglogues de M. de Fontenelle auſſi touchantes que jamais Eglogue puiſſe l'être, & ont pris leur parti, de s'en tenir à celles-ci en attendant un mieux qui n'a pas l'air de venir ſi-tôt.

Voici un morceau que l'on expoſe à notre cenſure. M. de Fontenelle fait dire à un Berger,

Ma Bergere revient, c'eſt demain que ces lieux
S'embelliſſent par ſa preſence.
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ſes yeux.
Ah Ciel! ſi de quelque diſtance
Elle me reconnoît à mon impatience.
Que mon ſort ſera glorieux!
Oüi! je ſerai le ſeul dont la joie éclatante,
Par d'aſſez vifs tranſports marquera ce beau jour;
J'aurai ſeul une ardeur digne de ſon retour:
Elle ne pourra plus paroître indifférente,
Je lui prépare trop d'amour.

Ce morceau, au gré de l'Auteur, doit

ſurprendre ceux qui n'ont pas le ſentiment délicat, je ſuis apparemment du nombre. J'ai le malheur de goûter cet endroit là : je ne penſe pas comme l'Auteur, qu'il ſoit d'une néceſſité abſoluë, & indiſpenſable de repreſenter l'amour avec un exterieur timide : notre amour ne doit pas être autrement conſtitué que nous-mêmes. Tel eſt plus timide, tel autre plus hardi. Nous nous ſurprenons nous-mêmes dans une inconſtance continuelle ; dans certains momens tout nous paroît favorable, alors la confiance nous ſaiſit: dans d'autres momens tout nous paroît contraire, & pour lors nous nous décourageons. Notre amour ſe reſſent de deux choſes, de notre caractere & de notre ſituation. Le quart d'heure d'après M. de Fontenelle eût peint l'amant timide, mais il le prenoit dans un quart d'heure de confiance.

Et à quoi vient le reproche que l'Auteur nous fait d'être ſuſceptibles d'émotion. Qu'il ne nous envie pas le plaiſir d'être livrez à des agitations agréables, ou qu'il ſe retracte de tout ce qu'il a dit de ſi ingenieux ſur les paſſions dans ſes Dialogues des Dieux.

L'amour n'eſt pas le ſeul ſujet des Eglogues, elles peuvent rouler ſur des matieres graves, mais il faut que les Bergers parlent toûjours en Bergers; ils doivent dire préciſément ce qu'ils ſentent, ſans tourner, ſans enveloper leurs penſées. Mais pour le trancher court, & pour vous donner des regles ſures, l'Auteur eſt forcé de vous donner du Fontenelle tout pur: faute d'équivalent.

La grande regle en fait d'Eglogue, c'eſt de faire parler les bergers de leur amour & de leur tranquillité. Nous ne voulons pas être entretenus des détails de la vie champêtre; mais de la ſituation heureuſe des bergers, qui une fois débaraſſés des ſoins pénibles & livrés à leur pareſſe naturelle, ne s'occupent que de ce qui peut les flater le plus, de leur amour.

Cette regle dictée par M. de Fontenelle eſt fort du goût de notre Auteur: mais M. de Fontenelle demande aux bergers de l'eſprit fin & de l'eſprit galant; & ce point-ci l'Auteur ne ſçauroit le lui paſſer. Les bergers ſelon lui peuvent avoir de l'eſprit délicat & non pas de l'eſprit fin. N'eſt-ce pas là ſe

battre sur des distinctions presqu'imperceptibles, à moins que par finesse l'Auteur n'entende le rafinement. Il y a plus : l'Auteur croit que l'on n'a l'esprit fin que dans les villes ; à la bonne heure que l'on y ait l'esprit plus exercé, plus étendu, que l'on y ait plus de politesse, en un mot plus de ces qualités qui sont le fruit de l'éducation; mais du côté des qualités naturelles, les habitans des villes ne sont pas mieux partagés que le reste des hommes. Le soleil qui nous éclaire, luit aussi pour les bergers. A l'égard de l'esprit galant, l'Auteur a tort de croire que cet esprit consiste toûjours à tromper les femmes; il peut servir aux desseins des hommes: mais l'esprit galant d'un berger est, je crois, celui de se présenter avec avantage à sa bergere, de lui parler avec agrément, avec politesse, & de lui faire des présens avec un air de générosité, qui ne soit point à charge. Si la galanterie des Grands & des Riches s'exerce dans des présens d'un grand prix, dans des bijoux précieux, des fêtes somptueuses; la galanterie d'un berger consiste souvent à choisir une belle fleur, agréable pour son odeur, bien taillée

dans

dans ſa forme, & ſurtout propre à relever les graces de ſa maîtreſſe.

L'Auteur en ſortant de l'Eglogue veut encore s'aller repoſer aux pieds des hêtres. Qu'il eſt loüable d'aimer la belle nature! La raiſon de ce goût eſt que la Nature eſt cent fois plus belle que l'Art, qui veut l'imiter.

Le réſultat de tout cecy, M. de Fontenelle tout ſeul nous le fournit. Que les bergers nous entretiennent de leur amour & de leur ſituation; j'ajouterois moi pourvû qu'ils ne ſoient ni groſſiers ni trop ſubtils. Un peu plus, un peu moins de fineſſe; un peu plus, un peu moins de galanterie; un peu plus, un peu moins de naïveté; un peu plus, ou un peu moins de confiance: ce ne ſont point des défauts, ce ſeront des nuances différentes aſſorties au caractere même des bergers. A-t-on jamais reproché à M. Durfé d'avoir repréſenté ſon Sylvandre comme un berger inſenſible, ſon Hylas comme un berger inconſtant, tandis qu'il nous donnoit ſon Celadon pour un berger tendre? il avoit différens caracteres à peindre, & il les préſentoit ſous des couleurs différentes. Venons à la Fable.

L'avantage de l'Allégorie, & par conſéquent de la Fable, qui n'eſt autre choſe qu'un recit allégorique, c'eſt, dit l'Auteur, de nous faire entendre une choſe dans le tems qu'elle nous en préſente une autre.

Il faut ſurtout que la vérité que vous voulez exprimer ſoit intereſſante; que la Fable ſoit amenée. L'Auteur aime les Prologues, ce ſont eux qui ſervent à ôter à une Fable ſa bruſquerie; mais malgré ſon goût pour les Prologues, il ne permet pas *à tout le monde d'en faire parce qu'il ne ſçait rien de plus difficile; il y faut être vif & naïf, & & l'on n'a pas pour l'être la même facilité que dans la Fable où l'on eſt ſoutenu par ſon recit & par ſes acteurs. Dans le Prologue on n'eſt ſoutenu par rien, il faut pour aſſortir ſon Prologue à la Fable que l'on diſe des choſes petites & jolies:* & tout le monde neſt pas capable de dire des choſes petites & jolies.

Le ton noble & ſoutenu n'y ſera donc jamais admis? l'Auteur ne s'abuſe-t-il pas? Le naïf & le ſimple ont le droit de nous plaire; mais ce qui eſt moins ſimple n'en eſt quelquefois pas moins naïf.

Suivons les regles qui nous ſont dictées. Avez-vous fait un beau choix, tenez-vous un ſujet heureux ; que votre narration ne ſoit ni ſeche ni diffuſe : que vos acteurs ne montrent pas trop d'eſprit : que votre recit ne ſoit point embaraſſé de circonſtances ; qu'il ne ſoit point trop coupé de réflexions : ſemez-y du dramatique ; exprimez-vous avec gayeté.

Juſques-là vous ne trouvez rien que de très-ſage dans les préceptes de l'Auteur ; mais il va ſe rendre difficile. Il ne veut point dans une Fable de ces perſonnages moraux tels que la Memoire, le Jugement & l'Imagination, que M. de la Motte a fait parler. M. R. D. S. M. ne ſçait *de quelle couleur eſt tout ce monde là.* Vous n'auriez pas cru qu'un philoſophe ſe fût attaché principalement aux couleurs ; parce que ces être moraux que M. de la Motte employe n'ont point de couleur fixe & déterminée, l'auteur nous dit que tant que dure la Fable, *ſa fatigue ſubſiſte & ſon cerveau peine ; ſon Imagination ne ſçait où s'accrocher.* Elle a tort : car ſi les êtres moraux n'ont point de couleur, ils ont de l'étenduë, du

volume ; en un mot ils figurent ; & pour donner à notre Imagination de quoi s'accrocher, il suffit de lui offrir quelque chose de palpable. Admirez le goût de M. R. D. S. M. il aime mieux entendre parler une Lime que des êtres moraux : c'est que depuis son enfance il a entendu parler de l'apologue de la Lime ; il s'est fait à sa conversation.

Tout préjugé à part, l'Imagination n'a-t-elle pas droit de parler ? la Memoire n'a-t-elle pas droit de parler aussi ? L'Auteur devroit du moins se souvenir de tout ce que ces deux personnages lui ont dit dans la composition de son ouvrage. Le Jugement lui a aussi parlé quelquefois, & il seroit plus accoûtumé au langage de ce dernier, s'il s'étoit un peu plus méfié des deux premiers personnages, qui pourroient fort bien le regarder comme un ingrat.

Un principe général que l'Auteur pose (& celui-ci est peut-être un peu plus sage, dumoins a-t-il un air de probabilité,) c'est que les êtres destitués d'organization nous plaisent moins dans une Fable que les êtres organisés ; par cette raison il vaut mieux entendre parler une plante qu'une lime, parce qu'u-

ne plante eſt plus analogue à notre être ; & parce que notre plaiſir croît à proportion de l'analogie que les choſes ont avec nous ; nous préférons encore les animaux aux plantes en fait de Fable. Et pourquoi ? C'eſt qu'ils ont comme nous le talent de ſentir, & en quelque façon celui de raiſonner ; & qu'outre ces qualités générales, ils en ont encore de particulieres qui les diſtinguent & qui les font contraſter entr'eux. Il y a ſeulement un attention à avoir. Comme les animaux different entr'eux, il faut faire dire à chacun d'eux les choſes propres au caractere que nous leur connoiſſons, & qui ne conviennent préciſément qu'à celui que nous faiſons parler. Que le Corbeau parle en Corbeau, & le Renard en Renard. Ils ne peuvent pas joüer le même rôlle. *Ce ſont de vrais perſonnages de Comédie, ils corrigent & ils rejoüiſſent tout à la fois, & ils ſont d'autant plus aimables qu'on leur fait parler ce langage ſimple & familier, qui eſt celui de la Comédie, & qui heureuſement eſt auſſi celui de la Fable.* A ce propos l'Auteur éleve le ſtyle familier au deſſus du ſtyle ſoûtenu. Les grandes & hautes idées n'ont be-

ſoin que du ſtyle familier.

Dans le voiſinage de la Fable, l'Auteur a rencontré les Contes : nouveau genre dont le but n'eſt pas de réformer nos mœurs ; mais qui, abſtraction faite de ce qu'il a de dangereux, eſt un des morceaux des plus aimables & des plus difficiles de notre Poëſie. L'Art n'eſt pas de rapporter tous les détails ; mais de gliſſer ſur certaines circonſtances, d'appuyer davantage ſur d'autres, de ſe renfermer dans le fait, de n'en ſortir qu'à propos, d'y revenir avec viteſſe.

Il faut opter entre la Fable & le Conte : le ſuffrage de l'Auteur eſt pour la Fable, qui a ſur le Conte l'avantage d'être plus variée, de porter plus de réflexion, & d'être continuellement ſoûtenuë par l'Allégorie.

Quant aux Elegies, l'Auteur eſt prévenu contr'elles. Ne confondroit-il point ? Ce ſont peut-être les Elegies qu'il a vûës qu'il n'aime point, & il croit ne point aimer le genre. Il eſt à merveille de vouloir que l'on montre dans ce genre de Poëme de la tendreſſe & de la douceur. Le ſtyle nerveux y eſt déplacé ; mais ce ſtyle pris mal à pro-

pos eſt la faute des Poëtes & non pas du genre. On peut retracer ici comme dans l'Eglogue ces objets tant cheris de l'Auteur, on peut y faire paſſer en revûë toutes les beautés de la Nature; & d'un autre côté on peut y peindre tout ce que la paſſion a de touchant & d'intereſſant.

M. R. D. S. M. ne veut point voir dans l'Elegie des amans deſeſpérés. Expoſez-lui toûjours le bon côté des paſſions; ce bon côté, ſelon lui, c'eſt le bonheur des amans. Eh pourquoi ne vouloir dans les Elegies que des amans heureux? N'aimons-nous pas quelquefois à voir couler nos larmes?

L'Auteur a beau dire qu'il n'a que faire qu'on lui faſſe exprès un morceau de Poëſie où un amant vienne lui annoncer qu'il eſt maltraité de ſa maîtreſſe; qu'il ne peut plus tenir contre ſes rigueurs, & qu'il a pris le parti de mourir. En donnant pour raiſon de ſon dégoût, qu'il eſt charmé que tout le monde vive & qu'il n'a pas la moindre envie de mourir, M. R. D. S. M. n'obtiendra pas l'excluſion des Elegies de triſteſſe & de fureur. Ainſi nous a faits la Nature; les malheurs des autres nous

intereſſent encore plus que leur bonheur, nous prenons une ſorte de plaiſir à nous attendrir ſur des malheurs qui nous ſont étrangers, & nous nous païons par nos mains de notre ſenſibilité en nous en faiſant un merite à nous mêmes.

On auroit mauvaiſe grace à dire que l'on n'aime pas les Tragédies à cauſe des cataſtrophes qui s'y paſſent. Rejette l'illuſion qui voudra : il nous eſt permis de nous y prêter, & l'habileté du Poëte tragique ou élegiaque qui veut nous remuer, c'eſt de ſçavoir ménager l'illuſion, de ſçavoir nous monter pour ainſi dire au point de paſſion où il nous veut.

Paſſons avec l'Auteur legerement ſur la Satyre. La ſource de notre goût pour ce genre de Poëme eſt dans notre malignité. Nous avons les uns pour les autres de l'éloignement & quelquefois du mépris. Qui voudra nous obliger n'a qu'à s'élever contre les vices des autres, qui nous ſont nuiſibles. C'eſt encore nous faire plaiſir que de nous découvrir dans les autres des défauts ; c'eſt en quelque façon nous entretenir de notre ſupériorité ſur eux. Voilà donc

ce

ce qui a occaſionné d'abord les Satyres en proſe, & enſuite les Satyres en vers. Mais l'Auteur eſt embarraſſé au ſujet de la Satyre. Faut-il tonner comme Juvenal, ou badiner comme Horace? La ſolution la voici, & elle eſt juſte. Badinez ſur les ridicules : tonnez contre les vices. Autre queſtion : Faut-il préférer le naturel de Regnier, ou l'élégance de Deſpreaux, en fait de Satyre? L'Auteur ſe déclare pour le naturel ; vous ne l'auriez pas cru ſur ſon ſtyle ſûrement moins naturel que paré. A la verité quelquefois il interroge ſon cœur ; mais ſouvent auſſi ſon eſprit lui jouë de mauvais tours.

L'Auteur vient à l'Ode : mais à propos de l'Ode, il s'arrête au ſublime. Il en admet de deux ſortes ; ſublime d'images, ſublime de tours. La cauſe du ſublime il eſt d'avis de ne la point trop chercher ; il en compteroit peut-être une demi douzaine, ou plus ou moins, & il a raiſon de dire qu'il n'y a peut-être pas ſur ce point de principe fixe. Cependant en général tout ce qui excede notre pouvoir, tout ce qui paſſe nos forces réveille notre admiration, & eſt ſublime pour

nous. Quelquefois auſſi le ſublime ne gît que dans le tour. On nous repreſente un grand ſentiment, & ce grand ſentiment ſe trouve renfermé en peu de paroles ; de là ſort un tour ſublime ou un ſublime de tour. Par exemple lorſqu'on oppoſe à Medée le nombre de ſes ennemis, & qu'on lui dit, contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il ? *moi, moi, dis-je, & c'eſt aſſez,* répond-elle : voilà un tour ſublime ou un ſublime de tour. Revenons à l'Ode qui eſt notre ſujet principal.

L'Auteur cherche ce qui en conſtituë l'eſſence ; & tout peſé il eſt d'avis que c'eſt le deſordre. Le Poëte lyrique eſt chargé de peindre tout ce qu'il y a de plus grand & de plus reſpectable dans la nature, il ne lui eſt pas poſſible de ſe poſſeder. Fi de la Raiſon & de ſon orgueil. Le deſordre de l'Ode eſt bien d'un autre prix, c'eſt l'avis de l'antiquité, & vous penſez bien que les Anciens en ſçavoient plus que nous, par cette raiſon même qu'il ſont les anciens. On pourroit prier l'Auteur de ne les pas mettre ſi fort dans ſon parti. Pindare n'a donné dans les écarts que faute de

matiere, que parce que son sujet ne lui fournissoit point assez, & peut-être n'a-t-il plû que par l'ordre réel qu'il conserve encore malgré la nécessité où il étoit de recourir à des digressions. Horace étoit un autre bon Genie qui ne manquoit pas toûjours par la methode. D'autres Poëtes sont venus depuis, & ont imité le desordre apparent de ces Poëtes lyriques sans attraper leurs graces. Tous les courtisans qui panchoient la tête comme Alexandre, n'étoient pas pour cela le conquerant de l'Asie.

L'Auteur a chez lui le germe des verités ; car après avoir fait l'éloge du desordre des Odes, il en vient à reconnoître une sorte d'ordre dans nos mouvemens, très-différente de celui de nos idées. Qu'il se réforme donc, & qu'il admire doresnavant l'ordre des Odes au lieu d'en admirer le desordre. A le bien prendre, il reste encore une sorte d'ordre dans le langage de nos passions les plus déreglées. Nos idées s'arrangent différemment suivant les différentes passions qui nous agitent, mais il faut faire parler à chaque passion son langage. L'ordre en

ce cas ne fait que changer, il subsiste toûjours : cependant par un effet de l'Enthousiasme, l'Auteur a offert au desordre un encens qui n'est dû qu'à l'ordre.

Auprès de l'Enthousiasme, qu'est-ce que la Methode, elle est maltraitée par l'Auteur ; il se plaint de *je ne sçai quelle fureur de Logique qui s'est emparée de nous, a fait de nous des raisonneurs. Nous en sommes insupportables ;* il ne conçoit pas *comment nous avons pû sacrifier si legerement au petit honneur de penser le plaisir de sentir, qui, outre qu'il est plus agréable, lui paroît encore plus naturel.* Ne vous fâchez pas, pourroit lui dire quelqu'un de mauvaise humeur, il n'est pas encore décidé à quoi vous réussissez le mieux, à penser ou à sentir.

M. R. D. S. M. trouve en son chemin deux Poëtes lyriques qui méritent bien l'un & l'autre d'attirer ses regards; M. de la Motte & M. Rousseau. Ce dernier plus chaud du moins en général, l'autre plus réflechi. Il aime M. Rousseau, parce qu'il ne sçait où ce Poëte veut aller. M. de la Motte le choque par sa methode. Dix ou douze

Strophes, qui contenant chacune une verité particuliere, ſe prêtent toutes la main pour mettre dans un beau jour la verité générale dont elles dépendent; tout cela l'ennuie à la mort. Il aime mieux ce que l'on appelle des écarts; il en veut même dans les Odes Anacréontiques. Ecoutez l'Auteur parler du Pere de ce genre de la Poëſie lyrique, il eſt ici dans le bon ton.

C'étoit le plus voluptueux des hommes que cet Anacreon, il lui falloit toûjours du plaiſir, il lui falloit toûjours aimer ou boire; & quand il ne pouvoit plus ni l'un ni l'autre, il falloit au moins qu'il en parlât. Auſſi ſes Odes ſont-elles charmantes, & c'eſt par là ſans doute qu'elles le ſont; nous ne parlons bien que de ce que nous aimons.... Ce n'eſt point de l'eſprit que viennent les choſes aimables, la Raiſon ni l'eſprit ne les ont jamais ſçû faire. Et où ont pris, s'il vous plaît, ce que nous ont dit de gracieux Quinaut, la Fontaine, Madame Deshoulieres? croyez-vous que ç'ait été dans leur eſprit? non: mais ces gens là avoient un cœur, & c'eſt là où ils ont puiſé cette moële délicieuſe, qui les a rendus charmans, même

quand ils ne s'attendoient pas à l'être.

Vous voyez combien l'Auteur eſt ſéduiſant; il en appelle toûjours à notre cœur ; mais ne lui fait-il point trop d'honneur ? Ce n'eſt point de leur cœur que Quinaut, que la Fontaine, que Madame Deshoulieres avoient appris à penſer. Ils avoient d'abord réflechi, & après avoir fait leur fond de reflexion, ils s'en ſont rapportés à leur cœur pour exprimer d'une façon plus pathétique les perceptions de leur eſprit. Je conviens que la chaleur eſt d'un grand prix dans un ouvrage ; on n'arrive gueres à l'Eſprit que par le cœur : cependant (j'oſerai être auſſi hardi que l'Auteur) que l'on me donne un livre rempli des penſées les plus juſtes, des vûës les plus ſaines & les plus étenduës ; ſi les tours ne m'échauffent, au défaut des tours je m'échaufferai des idées, qui par leur liaiſon portent une autre ſorte de chaleur en ce qu'elles nous attachent & nous remuent ; car l'un eſt bien-tôt la ſuite de l'autre, il ne s'agit que de donner à l'eſprit un interêt continu, le cœur en prend bien-tôt ſa part.

Nous ſommes arrivés aux petits Poë-

mes. Sçavez-vous bien une choſe ? c'eſt que les petits Poëmes valent bien les grands. L'Auteur aime bien autant les petits Poëmes, incapable de ſe laiſſer ſéduire par la nobleſſe & par l'importance des grands. Et la raiſon de cette prédilection, c'eſt que les rapports ſont plus ſerrés dans les petits Poëmes, plus voiſins les uns des autres, & moins marqués ; ce qui demande une plus grande exactitude dans le Poëte ; mais ne faut-il pas plus de force de genie & plus d'étenduë de connoiſſance dans les grands Poëmes ? Les rapports y ſont plus éloignez ; mais ils ſont en plus grand nombre, & plus difficiles à combiner.

Le Sonnet ſemble avoir ſur les autres petits Poëmes un air de ſupériorité par l'exactitude avec laquelle doivent être faits les quatorze vers qui le compoſent : avec de l'élégance que l'on a la cruauté d'y vouloir continuë, on exige encore que le Sonnet ſoit vif & naturel. Voyez par exemple le Sonnet que Sarrazin a fait ſur la premiere femme, il ſemble, dit l'Auteur, que Sarrazin n'ait point ſongé à faire un Sonnet ; que ce Sonnet ſe ſoit fait

tout seul, tant il a de douceur, de facilité, de naturel, & c'est là ce qui fait sa beauté ; & vous n'auriez pas deviné que le Sonnet de Sarrazin ressemble *à Mademoiselle Camargo* ; comme elle il est gêné & ne paroît pas l'être.

Le Rondeau pourroit bien nous plaire par le même endroit ; ne trouvez-vous pas qu'il a aussi un peu de l'air de Mademoiselle Camargo ? Les refrains, quand ils sont placés, quelle grace n'y produisent-ils pas ? Combien ils deviennent piquans ! vous y voyez des termes presque les mêmes s'ajuster à des idées différentes, comme s'ils étoient faits pour chacune d'elles.

Ce sont les refrains qui nous font encore aimer la Ballade & les Triolets : ces refrains que nous admirons tant, *ce sont, pour ainsi dire, des tours de force*, dit l'Auteur, *qui nous font plaisir à voir, parce qu'ils sont faits avec grace.*

Voici d'autres petits Poëmes qui n'ont que la gêne ordinaire des vers, sans avoir celle des refrains : le plus considérable de ceux-ci c'est l'Épigramme ; son agrément consiste dans

la ſurpriſe qu'elle nous cauſe ; elle eſt ſuſceptible de toute ſorte de ſujets, mais la plus prétieuſe pour nous eſt celle qui réveille notre malignité ; celles qui plaiſent le plus à l'Auteur, ce ſont les plus naïves. Le naïf nous étonne, il paroit n'avoir pas coûté, & il bleſſe plus dangereuſement parce qu'il n'a point l'air de la colere.

Le Madrigal ne differe guere de l'Epigramme ; cependant, comme le Madrigal eſt dicté par la tendreſſe, il devroit être le pur ouvrage du cœur. L'Auteur voudroit qu'on lui donnât une juſte étenduë, parce que d'y trop preſſer les idées leur ôte la grace & la douceur.

Les Stances ſont encore un genre à part ; mais l'écuëil nous eſt indiqué : c'eſt la monotonie. Nous voulons de la varieté en fait de Poëſie, & nous nous laſſerions du beau, qui ſeroit toûjours de la même eſpece.

Les Cantates ne plaiſent à l'Auteur qu'autant qu'elles ſont parées des graces que la Muſique leur prête pour les embellir : il ne ſçauroit les ſouffrrr autrement, & ne peut pas leur pardonner les interruptions. Rien ne l'impa-

tiente plus *qu'un recit qu'on lui coupe dans le vif, & ce tour on le lui joue, ſans miſericorde trois fois dans la Cantate.*

A l'occaſion des petits Poëmes, l'Auteur parle des vers Marotiques, ils ſont plus commodes à cauſe de la liberté de conſtruction dans les phraſes & de la ſuppreſſion des articles: ils plaiſent parce qu'ils ſont naïfs; mais il faudroit qu'on ſe contentât d'imiter la naïveté de Marot, ſans copier ſes expreſſions; qu'il fût permis de les appeller, & qu'on ne fût pas obligé de s'en ſervir. Mais pour lors, dira-t-on à l'Auteur, ce ne ſeront plus des vers Marotiques. Soyez ſûr de le contenter, pourvû que vous lui en donniez de naïfs; peignez toûjours vivement, & on vous permettra même le ſtyle familier.

Après vous avoir entretenu des grandes regles, on va vous développer les cauſes de la corruption du goût. Ce que vous ne ſçaviez pas, il faut vous l'apprendre. Le Goût ſe corrompt aujourd'hui, la preuve de ce que l'Auteur avance, va s'établir par trois lettres de ſa façon: en voici l'hiſtoire.

Les Romains ne furent d'abord que des brigans, pleins d'une férocité qui n'eſt guére propre à conduire à la perfection du goût; ils acquirent des richeſſes qui produiſirent le luxe, & de ce luxe ſortit le bon goût. Paſſez-nous la fauſſeté de cette penſée; car l'Auteur ſe retracte environ vingt lignes après, & dit que le trop de luxe a gâté le goût. Pour parler plus exactement, nous dirons que le luxe a gâté le goût dès qu'il a parû, parce que le luxe n'eſt qu'affeterie, & il faut bien prendre garde de confondre le luxe avec le goût des commodités, & avec l'extérieur ſéant des différentes conditions.

Les Romains perdirent en mêmetems, & le courage, & le bon goût. Ils furent attaqués par des barbares qui les ſubjuguerent. Toute l'Europe ſe reſſentit de leur defaite, & les Gaules comme les autres Etats. L'ignorance regna ſur la terre, & en purifiant l'eſprit *comme une eſpece de grand reméde*, le diſpoſa à prendre les bonnes impreſſions. Quoiqu'il en ſoit, car cette derniere idée eſt de M. R. D. S. M. & je ne la lui envie point, le re-

gne de François I. rendit aux Lettres & aux Arts leur premier luſtre.

On eut recours aux Auteurs Grecs & Romains ; & avant tout, on étudia les Langues, dont l'intelligence conduiſit aux ſources pures, à l'intelligence des bons Livres. Ce fut là où on puiſa le goût *que l'on auroit trouvé dans ſon cœur* ; *mais que l'on y auroit trouvé plus lentement*, ſi tant eſt qu'on l'y eût trouvé. Vinrent les Saumaiſes les Scaligers qui s'attacherent à nous développer les graces des anciens, & qui firent ſans doute beaucoup mieux que s'ils ſe fuſſent donnés eux-mêmes pour Auteurs. Enfin parut le ſiécle de Louis XIV. ſi fecond en grands Hommes ; vous euſſiez dit que tous les Eſprits s'étoient donné le mot pour briller tous enſemble ; il en vint de tous les genres, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Philoſophes. Il nous vint ſur-tout un homme dont nous avions grand beſoin, qui apporta dans le raiſonnement une méthode inconnuë juſqu'à lui. Vous ſçavez déjà ſon nom, c'eſt Deſcartes. Il répandit dans les Sciences un eſprit de Géométrie, qui ſervit même aux ouvrages d'agrément.

Mais *il falloit nous contenter de la fleur de préciſion*, à ce que dit l'Auteur, *& ne pas tant nous piquer d'exactitude. Imaginez-vous des ſubſtances penſantes, qui renoncent à ſentir ; voilà ce que nous ſommes devenus*, du moins nous attirons-nous ce reproche de la part de l'Auteur. *Nous ſommes fiers parce que nous ſçavons poſer un principe & en tirer une foule de conſéquences.* On va rabattre de notre orgueïl, ce n'eſt point là ce qu'il faut appeller préciſion ; la préciſion, ſi nous en croyons l'Auteur, *c'eſt le beau mélange des qualités de l'eſprit.* Vengeons-nous de l'Auteur, prenons la liberté de ne le pas croire. La préciſion eſt dans les idées, & ce n'eſt que figurement qu'on en a reconnu dans les graces & dans ce qu'on appelle les convenances ; encore ne leur en attribuë-t-on que parce qu'elles ſont le fruit des idées préciſes que l'on a ſur ce point ; il ſuffit d'être Philoſophe pour avoir de la préciſion, je n'entens pas philoſophe de collége, j'entens Philoſophe d'eſprit & de lumieres ; & pour avoir un juſte mélange des qualités de l'eſprit, il faut être un gé-

nie heureux : par exemple un Mallebranche, qui de l'aveu de l'Auteur étoit Poëte, Orateur & Philoſophe.

Venons à la ſeconde lettre, c'eſt le chef-d'œuvre de l'Auteur : voyez-le triompher. Il vous donne d'abord un conſeil, qui eſt de vous tenir en garde contre la gloire ; c'eſt elle à la verité qui nous anime & qui donne à notre ame le reſſort néceſſaire pour opérer les grandes choſes. C'eſt cette gloire qui a mis les Ecrivains du ſiécle paſſé en état d'égaler les Grecs & les Romains ; mais auſſi c'eſt cette gloire qui nous a perdus, & il nous eſt arrivé préciſement ce qui eſt arrivé aux Romains. Les écrivains du ſiécle d'Auguſte, ce ſont les écrivains du ſiécle de Louis XIV. & les Fontenelle & les la Motte des Romains, c'étoient Ovide & Seneque : vous voyez que l'Auteur a voulu briller par des rapports. Après les grands Hommes qui avoient honoré le ſiécle d'Auguſte, il falloit, ſi l'on vouloit ſe diſtinguer, chercher une route nouvelle, & y amener les autres. Il falloit de plus un fond de génie pour ſubjuguer les hommes, & pour les at-

tirer vers le faux avec l'appas du vrai ; je paſſe ce que l'Auteur dit de Seneque & d'Ovide, ſon but eſt principalement d'en venir à notre ſiécle.

Repréſentez-vous *un jeune homme qui entre dans la carriere de l'eſprit avec le deſſein formé de corrompre le goût*. Reconnoiſſez-vous là M. de Fontenelle. Il faut pourtant vous prêter à la fiction. Quel dommage ! (c'eſt une plainte de l'Auteur) M. de Fontenelle avoit tous les talens propres à le faire réüſſir ; il étoit Poëte, Philoſophe, il avoit de la délicateſſe, de l'étenduë dans l'eſprit, il étoit capable de ſaiſir les premiers principes, & de nous y conduire par le chemin le plus court. L'horrible défaut qu'il a *de commander à ſon imagination* ! de là il arrive *qu'il manque de chaleur* : Je voudrois bien demander à l'Auteur ce que c'eſt que chaleur. Il me ſemble voir un jeune écolier, à qui l'on dit : Ah qu'il eſt vif ! & qui met exprès de la vivacité dans ſes manieres, au lieu d'en mettre dans ſes reparties. C'eſt dans le pur extérieur, dans la diction que M. R. D. S. M. cherche la chaleur. Si vous lui ôtez l'entaſſe-

ment des figures, la fougue de l'expreſſion, il ne trouve plus de chaleur dans vos écrits ; ils n'ont plus cet air de vie qui les fera paſſer à la Poſtérité. Mais le ſçait-il ce que c'eſt que l'ame des bons ouvrages, l'eſprit de vie, la chaleur ? le voici, je penſe. C'eſt un air conſéquent & naïf ; que l'écrivain ſoit renfermé dans une plus grande ou dans une moindre ſphere d'idées, ſi je le vois conſéquent à lui-même m'entretenir du ton de l'homme vraïement pénétré, ſans jamais perdre le fil de ſes conſéquences : voilà ce que j'appelle de la chaleur, & non pas ces apoſtrophes vuides de ſens, dans leſquelles on évoque les Manes & la Nature entiere pour dire des choſes très-communes, ce qui s'appelle en bon François ouvrir une grande bouche pour ne rien dire.

Un autre reproche que l'Auteur fait à M. de Fontenelle, c'eſt de répandre trop d'agrément dans ſes ouvrages. Encore ici M. R. D. S. M. péche par de fauſſes idées. M. de Fontenelle, *au lieu de prendre le ton des matieres, fait prendre ſon ton aux matieres ; il eſt badin*, dit l'Auteur, *dans des*

des dissertations géometriques, & dans des éloges funebres. Chacun part de certains principes, l'Auteur a le cœur tendre, & voudroit que dans ses éloges M. de Fontenelle exhalât sa douleur & se répandit en plaintes. Si l'Auteur y prend garde, le but des éloges qui se font à l'Académie des Sciences, n'est pas de faire fondre l'auditoire en larmes. M. de Fontenelle n'y fait pas les fonctions d'Orateur évangelique, mais seulement d'Historien fidéle, qui rend compte au public du caractére de la personne enlevée à l'Académie, du merite de ses ouvrages, il ne touche les vertus qu'autant qu'elles entrent dans l'ordre des faits. Ce qu'il a à représenter, c'est l'homme de Lettres, c'est le sçavant : ce dont il a à parler, c'est des services qu'a rendus au Public ce sçavant, cet homme de Lettres. Dans ce point de vûë, à quoi doit viser M. de Fontenelle ? à dire les choses de la façon la plus convenable & la plus précise, qui devient par là même le plus souvent la plus brillante.

Quant aux matieres géometriques, elles n'ont point de ton qui leur soit

propre; autrement il n'y faudroit parler que de lignes & de cercles. On peut transporter à la Géometrie tous les termes qui lui sont les plus étrangers, toutes les fois qu'il s'agit de rendre ses opérations plus palpables & plus sensibles. En un mot, qu'est-ce qui jette de l'agrément dans un ouvrage? c'est le tour dont une verité est renduë, tout se reduit là. Il s'agit de me présenter un objet, on me le présente d'un certain côté, dans une certaine distance, avec de certaines couleurs; voilà ce que j'appelle agrément: tout ceci est infiniment arbitraire, d'autant plus arbitraire que jusqu'ici on a défini la beauté, sans pouvoir définir les graces. Peut-être le mot d'agrément est-il un mot très-frivole. Tout agrément à part, l'Auteur connoît-il un écrivain plus solide, un écrivain qui réüniſſe plus de connoissances differentes, & qui en tire un meilleur parti que M. de Fontenelle? En un mot où est celui qui joint plus de lumieres à plus de graces? quelqu'effort que prenne M. de Fontenelle, on ne le voit point perdre haleine. Nous l'avons vû

s'élever en toute ſorte de ſciences, aux verités les plus ſublimes par les abſtractions les plus fortes ; & après les méditations les plus profondes il revient encore nous parler notre langue : celle des ſens. Avec lui ſeul nous pouvons devenir des Philoſophes. Nous le trouvons toûjours ſi ſuperieur aux matieres que nous le devenons en quelque façon par ſon commerce.

Le mérite & la réputation de M. de Fontenelle l'ont rendu le modele de pluſieurs Auteurs qui ont échoüé comme ont fait les imitateurs dans tous les tems. Ce reproche d'être mauvais copiſte ne ſçauroit tomber ſur M. de la Motte. Auſſi l'Auteur ne le lui fait-il pas ; mais en revanche il le traite avec la plus grande injuſtice. Qu'eſt-ce, par exemple, que de dire de M. de la Motte *qu'il avoit quelque ſorte d'eſprit* ? Les ennemis de M. de la Motte lui rendoient ſur ce point plus de juſtice. C'étoit un eſprit du premier ordre, capable de réuſſir dans chaque genre, ou auſſi-bien, ou preſque auſſi-bien que l'Ecrivain du genre qui en avoit le talent déclaré ;

qui pouvoit parfaitement triompher de l'envie en ſe renfermant dans une ſphere unique. Bien ſupérieur par les lumieres aux Ecrivains d'un genre qui n'y réuſſiſſent le plus ſouvent que parce qu'ils ſe ſont continuellement portez vers le même objet, & parce que peut-être la Nature leur a dérobé la vûë de tout le reſte, M. de la Motte par des vûës étenduës étoit capable de trouver l'Art des genres les plus oppoſés. Il ſentoit par l'eſprit ce que les autres n'apprennent que par l'uſage.

N'eſt-ce pas encore un autre injuſtice que de refuſer à M. de la Motte le goût. Si M. R. D. S. M. diſoit que M. de la Motte n'avoit pas à proportion autant de goût que d'eſprit, la propoſition ſeroit plus pardonnable ; mais le goût eſt-ce autre choſe que la connoiſſance des convenances ? & n'eſt-ce pas autant par la fineſſe de ſon goût que par la beauté de ſon eſprit que M. de la Motte s'exerçoit avec tant d'avantage dans tous les genres ?

Pour venger M. de la Motte & M. de Fontenelle des reproches que leur fait l'Auteur, il ne faut qu'inviter ceux qui ont eſſuyé les réflexions du Criti-

que moderne à relire les ouvrages de M. de Fontenelle & ceux de M. de la Motte, & pour lors la lecture de l'ouvrage de notre Auteur leur aura beaucoup profité.

Je trouve très-fondé le reproche que M. R. D. S. M. fait aux Auteurs dans sa troisiéme Lettre de s'occuper plus du soin de leur fortune que du progrès de leur Art & de l'usage de leur talent. Je suis, &c.

TROISIEME LETTRE

Au même.

LE Mercure du mois d'Avril, Monsieur, vient de me tomber entre les mains; il contient une Lettre qui répond à la premiere, que je vous ai écrite, au sujet du Livre de M. R. D. S. M. J'étois curieux de sçavoir si l'Auteur des Réflexions avoit des partisans. Il s'en présente un, & cet un, c'est l'Auteur de la Lettre en question. J'ai lû & relû cette Lettre attentivement, & je ne sçais pas encore si elle est sérieuse, ou si elle est faite seulement pour m'agacer.

On me reproche d'avoir distingué dans l'impression ce qui est de M. R. D. S. M. d'avec ce qui est de moi. C'est une injustice énorme, jusqu'ici inconnuë dans le pays des Lettres que de marquer par des caracteres italiques les passages d'un Auteur. Je l'ai peut-être fait par humilité, & parce que je n'ai pas voulu partager avec l'Auteur des Réflexions, les éloges que méritent

quelques-unes de ſes penſées, quelques-unes de ſes expreſſions.

On trouve M. R. D. S. M. fort heureux de ce que je n'ai pas goûté ſon ouvrage. Qu'eſt-ce que j'ai voulu dire? On ne le ſçait pas. Ce n'eſt peut-être pas ma faute; car j'ai vû pluſieurs perſonnes qui m'entendoient. Vous, Monſieur, vous ne m'avez pas reproché le défaut de clarté. Voulez-vous ſçavoir pourquoi l'on ne m'entend pas? C'eſt qu'on veut placer un vieux bon mot: on dit en parlant de ma Lettre; *c'eſt trop peu pour un éloge, ce n'eſt pas aſſez pour une critique.* Ce trait eſt brillant, & ſeroit juſte s'il caractériſoit ma Lettre; mais malheureuſement pour le bon mot, il n'y a ni *du trop peu*, ni *du pas aſſez*; car je n'ai voulu faire ni un éloge ni une critique. L'Auteur de la Réfutation dit que mes Ironies ſont mauvaiſes, & je n'ai point cherché à faire des Ironies. Je ſuis à peu près comme le Bourgeois Gentilhomme de Moliere qui faiſoit de la proſe ſans le ſçavoir: j'aurai fait des Ironies ſans m'en appercevoir. Je n'ai pourtant cherché qu'à expoſer le précis de l'ouvrage, je me ſuis repoſé ſur ce précis de l'impreſſion qu'il pouvoit faire.

Je n'en ai point assez dit dans ma premiere Lettre, j'ai fait entrevoir mon sentiment. L'Auteur de la Réfutation veut que je le développe davantage. Il me reproche d'avoir assorti le serieux avec le badin ; d'avoir chargé l'Auteur des Réflexions de cet assortiment. Je crois que ce que je rapporte n'a pas beaucoup plus de mérite à sa place dans l'ouvrage, que détaché comme je le prends ; mais il y a plus, c'est que certaines badineries ne valent rien nulle part. Est-il quelque ouvrage où il soit permis de dire comme fait l'Auteur des Réflexions, *vous me séduiriez avec le murmure d'une fontaine.* Pour qui prend-il son Lecteur ? Le bel avis à donner au Public : M. R. D. S. M. distribuë ses faveurs au bord des fontaines.

Il n'est pas plus heureux lorsque pour toute raison de son dégoût pour l'Elegie, il dit qu'*il est bien aise que tout le monde vive, & qu'il n'a pas la moindre envie de mourir* ; c'est là l'unique raison qu'il donne ; si c'est pour plaisanter, je l'ignore : je ne le sçavois pas si plaisant, je le trouvois superficiel.

Et quand il préfére un Sonnet à quatre

quatre Tragédies, il n'eſt pas plus ſenſé. J'entens bien que ſi on le ſuit, il ſe réforme en ne donnant la préférence qu'à un bon Sonnet & ſur quatre Tragédies médiocres. Qui en doute ? Il ne dit qu'une choſe très-ordinaire, & ſi c'étoit un bon Sonnet qu'il aimât mieux que quatre bonnes Tragédies, ſon goût ſeroit ſingulier & ne ſeroit pas raiſonnable. Je ne ſçais pas ſi l'habitude de compoſer des paradoxes aura rendu ſupportables dans le corps de l'ouvrage des traits qui pris ſéparément n'annoncent pas à beaucoup près un homme d'eſprit tel que l'Auteur des Réflexions.

Un ſecond reproche que me fait l'ami de M. R. D. S. M. c'eſt que je n'entends pas les principes de cet Auteur. Selon lui j'ai tort de repréſenter M. R. D. S. M. comme tout dévoüé au ſentiment. N'eſt-ce pas ſe déclarer que de dire, comme il fait, *que l'on trouva* (à la renaiſſance des Lettres) *dans les Livres Grecs & Latins, le bon goût que l'on auroit trouvé dans ſon cœur*; que de dire, *que Quinault, que la Fontaine, que Madame Deshoulieres n'ont pas puiſé dans leur eſprit, mais dans leur cœur*

la moële délicieuſe qui les a rendu charmans ? N'eſt-ce pas encore avoir une grande prédilection pour le ſentiment que de ſe plaindre auſſi amerement que fait M. R. D. S. M. de ce que nous avons ſacrifié ſi legerement au petit honneur de penſer, le plaiſir de ſentir. Si de toutes ces penſées l'Auteur de la Réfutation n'en tire pas la même conſéquence que moy, je ne monterai pas en chaire pour l'endoctriner.

Vous ſentez bien qu'il n'a voulu que me faire parler. Le troiſiéme reproche qu'il me fait n'eſt pas plus ſérieux que les deux autres : j'ai trouvé que le ſtyle de M. R. D. S. M. n'étoit pas naturel ; mais on me fait ſouvenir que j'étois prévenu. Je ne l'ai dit qu'après le Public, & les Lecteurs ſe ſont trompés : voici comment. Les Idées de M. R. D. S. M. ſont fines & ſerrées & cependant parées ; le Lecteur qui ne les entend pas croit que c'eſt l'effet du ſtyle, point du tout : c'eſt l'effet des idées. Je ſuis complaiſant. Je me rends à cette raiſon. Je mettois la faute ſur le compte du ſtyle, c'eſt ſur le compte des idées qu'il la faut mettre ; & il ſe peut bien

faire que ce ſoit autant l'un que l'autre.

C'eſt un malheur pour M. R. D. S. M. de trouver des Lecteurs groſſiers, qui ne veulent pas entendre à demi mot; les choſes recherchées ne ſont point faites pour eux. C'eſt le Public qui a tort, j'en conviens; il ne veut pas même acheter le livre: je le punirois bien, je ne lui en donnerois jamais de ſemblable.

Par là on ſeroit à l'abri des critiques & des prétenduës apologies quelquefois plus mordantes que les Satyres. M. R. D. S. M. n'eſt pas mieux ſervi par ſes amis que par ſes ennemis. On lui aura lû la Réfutation dont je vous parle, il en aura été la dupe; il n'aura pas reconnu la Parodie de ſon ſtyle dans cet endroit-ci: *Une des grandes attentions de M. R. D. S. M. autant que j'ai pû le remarquer, eſt d'être ſerré ſans en avoir l'air; il arrive de là qu'en certains cas le Lecteur peine: & comme ce qui le peine eſt quelquefois couvert de fleurs aſſaiſonnées de graces, il n'oſe s'en prendre à l'idée qu'il voit ainſi embellie. Il ne ſonge pas que l'idée pour être ainſi parée, n'en eſt ſouvent que plus fine & plus déliée; que*

d'ailleurs cette idée étant ſerrée, ſon rapport avec les autres idées n'eſt pas aſſez prononcé pour lui, qu'on a trop compté ſur ſa pénétration ; & alors le petit embarras qu'il éprouve n'étant pas bien analiſé dans ſon eſprit non plus que ce qui le cauſe, il n'y ſçait que dire que l'Auteur n'eſt pas naturel ; il s'en prend à ſon ſtyle, au lieu de s'en prendre à l'idée, qui, avec le défaut d'être fine, a quelquefois celui de n'être pas aſſez épaiſſie & aſſez étenduë pour la petiteſſe de ſon intelligence.

N'en déplaiſe au Parodiſte, je crois pouvoir deffendre à mon tour, mais plus ſérieuſement, M. R. D. S. M. il n'eſt pas tout-à-fait ſi obſcur que ſon ami. Car que veulent dire *des fleurs aſſaiſonnées de graces, un rapport d'une idée avec une autre qui n'eſt point aſſez prononcé, un embarras qui n'eſt pas bien analizé, des idées qui ne ſont pas aſſez épaiſſies.* Je vois bien que l'Auteur a un peu chargé la doſe, & avec toute ſon attention ſon ouvrage eſt l'Enigme du Mercure : pour me ſervir de ſon expreſſion, je ne ſçais pas ſi chez lui l'Ironie eſt aſſez *prononcée.* Tout ce que je ſçais, c'eſt que cette Parodie

fait ma juſtification, & répond à tous les reproches de mauvaiſe foi que l'on me fait. Si j'attaque, c'eſt ouvertement; je ne détruis pas mon ami, ſous prétexte de le deffendre. Je ſuis, &c.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit au ſujet d'un Livre intitulé : *Réflexions ſur la Poëſie en général, ſur l'Eglogue, ſur la Fable, ſur l'Elegie, ſur la Satyre, ſur l'Ode, & ſur les autres petits Poëmes*, & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. A Paris ce 15. May 1734.

LA SERRE.

PERMISSION DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra SALUT. Notre bien amé Le Sieur N***. Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Ouvrage qui a pour titre : *Lettres à M... au ſujet d'un Livre intitulé Réflexions ſur la Poëſie en général, ſur l'Eglogue, ſur la Fable, ſur l'Elegie, ſur la Satyre, ſur l'Ode, & ſur les autres petits Poëmes :* offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſéel des Preſentes: Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage cy-deſſus ſpecifié conjointement ou ſeparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre

Roïaume, pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à tous Libraires & Imprimeur, & autres personnes des quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet ouvrage sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notament à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même etat où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses aïans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro,

Chartre-Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le 19. jour de May, l'an de grace 1734. & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. *avec Paraphe.*

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris N°. 706. pag. 705. *conformément au Reglement de* 1723. *Qui fait defenſes Art.* 4. *à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les auteurs ou autrement: & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris le* 22. *May* 1734.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

SPECIAL 88-B
16659
Bound with:
88-B 16660,
88-B 16662,
88-B 16670

THE GETTY CENTER
LIBRARY